

ELEGIE

A J.-B. LAMARCHE, M.D., A LA MÉMOIRE DE SON FILS

*Je l'ai connu cet enfant que tu pleures :
Nous avions fait nos études meilleures, (1)
En unissant nos pénibles travaux,
Sur les longs bancs qui nous virent rivaux,
Je l'ai connu, ce médecin, mon confrère,
Ce bon ami, ce conseiller, ce père.
Et je comprends tu terrible douleur
Quand un deuil prompt vient te ravir ton cœur.
Je l'ai connu cet enfant que tu pleures,
Nous avions fait nos études meilleures.*

*Quand tous les soirs, en invoquant les Cieux
Tous mes amis paraissent sous mes yeux ;
Trois maintenant, disparus de la vie, (2)
Sont devenus des anges que je prie.
Quand je me sens délaissé, seul, debout,
Oui, oui, je pleure et je pleure beaucoup.
Seul, plus que moi, docteur, tu vis sur terre,
Tu perds ton fils, ton confident confrère.
Quand tous les soirs, priant, je parle aux Cieux
Ton fils chéri m'apparaît sous les yeux.*

*Je l'ai connu ce médecin modèle
Jusqu'à la mort, à son devoir fidèle.
Jeune victime, à l'assaut de l'honneur,
Aux cieux trop tôt, il a porté son cœur.
Que la douleur, docteur, doit être amère !
Mais que ton âme en son bonheur espère,
Quand Amédée, au plaisir de savoir
Meurt à son poste et sourit au devoir.
Je l'ai connu ce médecin modèle
Jusqu'à la mort, à son devoir fidèle.*

*Père affligé, cesse tes tristes pleurs :
Ton enfant part pour demeurer ailleurs,
Il a vécu parmi les siens sur terre,
Ne t'a laissé que pour changer de père.
Il vit plus haut où tous n'abondent pas
Et pour sa vie a cherché le trépas.
Sèche tes yeux et ta paupière humide,
Sous d'autres cieux ton fils sera ton guide.
Père affligé cesse tes tristes pleurs,
Ton enfant part pour demeurer ailleurs.*

*Ton fils n'est plus, il a quitté la terre ;
Au champ d'honneur, il a clos sa paupière.
Je le revois dans un rêve de deuil,
Me parlant bas, du fond de son cercueil :
" Cours à mon père, étanche donc ses larmes,
" Ami, dis-lui qu'il cesse ses alarmes :
" Je suis au ciel et me souviens de lui,"
Puis je le vois s'effacer dans la nuit.
Ton fils n'est plus, il a quitté la terre,
Au champ d'honneur, il a clos sa paupière.*

JEAN CANADIEN.

L'ATTENTE

A M. Firmin Picard

L'air est devenu suffocant, et les quelques saules qui bordent la lande sont à peine agités.

La surface de la mer est d'un calme effrayant et au-dessus planent des nuées de mouettes et de goélands.

Au loin, des voiles pointent à l'horizon : ce sont des pêcheurs qui, redoutant l'orage, se dirigent précipitamment du large vers la côte.

Tous les marins d'Ouessant, à l'exception de Mathurin Kersain, étaient rentrés dans leurs foyers lorsque la tempête se déchaîna avec violence.

Les cataractes du ciel s'ouvrirent, et des torrents d'eau inondèrent la terre.

Les éclairs se succédaient rapides dans le firmament en feu, tandis que la foudre courait avec fracas dans la voûte ébranlée.

Les vagues écumantes déferlaient avec violence sur la plage rocailleuse, et les galets s'entre-choquaient avec fureur.

Sur le haut d'une falaise, au pied du calvaire, une femme, une mère, se tient debout, un enfant endormi dans les bras. Ses cheveux tombent en désordre sur ses épaules, et la pluie, poussée par le vent, lui fouette le visage.

Défaillante et brisée par l'émotion, elle se laisse

(1) L'auteur avait fondé avec le Dr Amédée Lamarque, l'Association Médicale des E.E.M. de l'Université Laval à Montréal (1894-95).

(2) Drs Lamarque, Gaucher et Berthiaume.

tomber à genoux, sanglotant, conjurant le Christ en croix de lui rendre son mari sain et sauf. Son fils, réveillé par ses sanglots, a échappé à l'étreinte maternelle ; insouciant de tout danger, il joue avec des débris de coquillages.

Enfin, au milieu du bruit de la houle et des rafales, une voix plus douce que le dernier chant du cygne s'élève :

Vierge de bonne nouvelle,
Gardez bien les matelots,
Et protégez leur nacelle
Contre la fureur des flots.

A peine entend-elle, que la jeune mère, comme mue par un ressort, se lève et, chancelante, descend sur la berge.

—Mathurin ! Mathurin ! est-ce toi, s'écrie-t-elle incertaine.

Le doux nom seul résonne sous les roulements du tonnerre au travers des clameurs du vent.

Un objet noir se présente à sa vue : redoutant quelque malheur, elle se dirige vers cet objet.

Le compagnon de sa vie, celui à qui elle avait donné son cœur, était là, étendu sur la grève, le visage blême, couvert de boue, les yeux renfoncés dans leurs orbites.

La pauvre mère se précipite sur le corps inanimé, le lave avec des précautions infinies, lui tient les propos les plus tendres, essaye de lui insuffler la vie : vains efforts, la vie ne revient pas !

—O Vierge, qui me l'avez fait retrouver, rendez-lui son âme, écoutez ma prière !

Elle redouble ses tentatives.

Enfin, un soupir, un battement de cœur... est-il donc sauvé ?..

* *

Ce soir-là, dans la chaumière de Mathurin Kersain, il y eut grande joie, vous pouvez le croire. Et d'humbles actions de grâces à la douce Etoile des mers, qui protège toujours ses enfants fidèles, ses bons matelots.

L.-P. MICHELIN.

PROGRÈS DE L'ART MUSICAL

Mme Nilca dans sa deuxième conférence traitant de l'école allemande, a présenté une étude très intéressante des maîtres classiques qui ont illustré cette école depuis le 15^e siècle, comprenant Haendel, Bach, Haydn, Mozart, Beethoven, etc., jusqu'à Wagner qui a couronné cette phalange de grands compositeurs en accentuant de sa note originale, sa conception artistique toute différente de celle des classiques qui l'ont précédé. Mme Nilca avait réuni la société la plus choisie de Montréal, qui lui a fait l'accueil le plus flatteur.

L'artiste engagé pour cette séance était Herr Heinrich Meyn, qui a le sentiment très classique et a montré une jolie qualité de son dans la petite romance de Mendelssohn, qui n'est malheureusement comme composition qu'une copie d'un des préludes de Bach.



M. HEER HENRICH MEYN

Dans le fameux air des noces de Figaro, j'ai trouvé sa voix flexible, son articulation très bonne et l'interprétation de la musique de Mozart, agréable quoiqu'un peu différente de la tradition allemande qui est la seule à suivre. Dans le grand air de Tannhauser,

Herr Heinrich Meyn s'est révélé non seulement comme un chanteur de premier ordre, mais comme parfait interprète de l'école Wagnerienne. La largeur de son style, tout en gardant la parfaite homogénéité du son dans les passages les plus difficiles de cet air, dessinait de la façon la plus précise la magistrale ampleur de cette conception musicale du grand maître allemand.

Né à Hambourg, élève du professeur Stockhausen, qui fait autorité dans toute l'Allemagne, protégé de maîtres non moins célèbres tels que : Hans de Bulow et Félix Mottl, Heinrich Meyn parvint rapidement à prendre rang parmi les chanteurs de mérite. Sa voix d'un timbre métallique, chaude et assez forte pour se déployer dans une grande salle, vibre avec charme et lui a valu d'heureux débuts à Boston et à New-York. Cette soirée a été le plus brillant succès artistique que Montréal ait eu depuis longtemps, par l'importance du programme et les nombreux rappels de l'auditoire.

La troisième séance, affectée à l'école russe, aura lieu le 14 février prochain ; l'interprète des compositeurs de cette école sera le ténor du théâtre impérial de Saint-Petersbourg, qui fait en ce moment une tournée en Amérique.

LES TROMBES MARINES

(Voir gravure)

On se fait quelquefois une idée un peu exagérée des trombes marines, et on les représente comme des météores d'une violence extraordinaire, capables d'engloutir ou de broyer les plus gros navires en un court espace de temps. C'est que l'on est porté à confondre les trombes proprement dites avec les cyclones, ouragans, tourbillons, tornados, qui en diffèrent surtout par l'intensité des effets.

La trombe se présente sous la forme d'un immense cône d'air et de vapeurs, dont la pointe est tournée vers le bas. Au-dessous, l'eau de la mer s'élève en bouillonnant, et quelquefois elle prend de son côté la forme d'un cône, mais plus petit ; dans ce cas, l'aspect du phénomène est celui de deux cônes, aëriiformes et liquides, se touchant par leurs sommets.

Une trombe prend toujours naissance au bas d'un nuage très dense. L'amiral Mouchez dit que la trombe n'est autre chose que l'appendice du nuage et ne semble pouvoir se former que dans un calme plat ou avec une brise très faible ; elle est immédiatement dissipée par un vent modéré. Les trombes que l'amiral Mouchez a été à même d'observer se sont toutes produites dans ces conditions.

“ On voit se former, dit-il, près de la partie inférieure du nuage, une protubérance qui descend lentement vers la mer et prend bientôt la forme d'une colonne ou tube, qui reste verticale si le calme est absolu et s'ondule légèrement s'il existe quelque souffle de brise.” Quelquefois, au lieu d'un tube unique, il y en a deux ou trois emboîtés les uns dans les autres. Plusieurs trombes peuvent aussi descendre d'un même nuage.

M. Mouchez n'a jamais vu les trombes accompagnées d'éclairs ou de tonnerre. Si la pluie les précède rarement, elle les suit presque toujours, mais ces deux météores n'existent jamais ensemble. La trombe est un phénomène local dont l'existence est généralement éphémère. Une trombe dure de six à vingt minutes et la hauteur des vagues de la mer soulevées par elle ne va pas à trois pieds. D'après M. Mouchez, c'est un phénomène peu redoutable, malgré la frayeur qu'il cause ordinairement, et le navire qui passerait au travers d'une trombe n'éprouverait d'autre inconvénient que celui de recevoir une forte douche d'eau ou de vapeur.

Il n'y a pas d'aspiration des eaux par la trombe, comme pourrait le faire croire la surélévation des flots ; celle-ci est plutôt la conséquence de l'affouillement de la surface de la mer par le tourbillon. L'eau des trombes n'est jamais salée, ce qui prouve bien qu'elles sont formées de vapeurs condensées et non de l'eau de mer élevée par aspiration.